

Pepi Merisio les saisit dans leur authenticité



Ils sont descendus chaque matin pour aller travailler à l'usine. Et l'usine, c'est comme une grotte, sombre un peu partout, sauf là où il y a le feu, et le fer en fusion

avec lequel on coulera les outils de manière grossière, si l'on peut dire. Et ensuite, ces même outils seront forgés à la main pour leur donner la forme parfaite que réclame le client. Et l'on fait ainsi des haches, des serpes, des pelles et des pioches. Des dizaines à chaque fois et pour chaque sorte. A longueur de journée. A longueur d'année.

On est descendu chaque matin pour venir travailler dans cette immense forge de vulcain. Pour avoir l'argent nécessaire là-haut à maintenir non seulement son petit domaine que l'on ne quitte pas, mais aussi sa famille.

On devient, pour finir, noir comme les lieux que l'on fréquente. Noir de peau il s'entend. Mais il n'y aura de noir que le visage et éventuellement les bras si l'on ose retrousser ses manches. Ce qui n'est pas certain. Avec toutes ces étincelles, avec cette limaille qui gicle. Ailleurs, la peau est restée toute blanche.

Alors d'être noir de visage, on nous appelle par en haut, les nègres. Mais des nègres qui descendaient à l'usine, ils partent aussi, pour ne plus avoir besoin de descendre chaque matin et remonter le soir. Ils ont vendu leur maison d'en haut pour en racheter une en bas, oh ! pas terrible, mais ils s'y feront, ils l'amélioreront peu à peu.

Une chose est certaine, depuis qu'il y a les usines, les forges plutôt, la vie à changé au hameau. Les gens ont un peu plus d'argent. Et surtout ils pensent de plus en plus à s'établir en bas. Ce serait plus commode. On n'aurait plus deux métiers à la fois, avec en plus ce bétail qui ne rapporte rien. On achèterait les produits qu'on consomme aujourd'hui à ceux qui restent et qui descendent de temps en temps livrer leur marchandises. On gagnerait plus. On aurait plus tous ces pas à faire. On serait près de son lieu de travail. Allez le matin, hop, tu fais cinq minutes au maximum et puis tu la retrouves, ta forge. Tandis qu'avant, pour descendre, il fallait près de trois quarts d'heure, un peu moins quand on est jeune, mais surtout plus d'une heure pour remonter. Et remonter, après une longue journée de travail, c'est pénible, même avec l'habitude. Une pénitence, avec pour te récompenser au retour, la traite du bétail et les soins si l'épouse n'est pas apte à le faire. Elle l'est souvent, mais pas toujours quand même. La journée n'est ainsi jamais terminée, elle qui aura commencé à quatre heures du matin. Et puis il y a les récoltes. Et tout le reste. Et qu'est-ce qu'il demeure de la vie, à part travailler, hein ? Et le comble, c'est que la nuit, on rêve encore que l'on forge, ces cents, ces deux cents, ces mille pelles. Ces tas de pioches. Ces haches en surnombre.

La voilà la vie d'ici pour la plupart des gens. Ils s'y plient avec une résignation admirable. Ils ne se révoltent pas. Ils pensent que c'est la voie que le Seigneur leur a tracée. Et puis ils sont encore heureux parce qu'ils ont du travail et qu'ainsi ils peuvent nourrir leur famille. Sept gamins, dites-voir, ça ne se nourrit pas qu'avec des épinards !



Ces feux éternels qui vous brûlent les yeux, cette chaleur si intense qu'elle vous brûle les bras. Quel métier. Et pourtant c'est le nôtre. C'est celui qui nous permet de vivre, de rentrer à la maison à la fin de la quinzaine avec suffisamment d'argent pour payer ce que l'on doit. On sert à quelque chose. Et en sorte, puisqu'on a une famille, on fait son devoir. Ni plus ni moins.



A quoi l'on nous oblige quand même. On ne fera pas ça jusqu'à huitante ans, c'est moi qui vous le dit. Car qu'est-ce que je serais devenu, à huitante ans, avec un travail pareil. Forger, charrier, se baisser. Et même s'agenouiller comme ici. Prier peut-être pour que le Seigneur, notre fardeau, il puisse l'alléger, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Car je vous le demande, pourquoi n'y arriverait-il pas, et ni surtout ne le voudrait-il pas ?





Nous voilà à table pour le diner. Vous pouvez savoir que c'en est l'heure à découvrir la lumière qui émane de la fenêtre et donne une douce clarté à la vieille cuisine. On remarque au fond la cheminée que l'on servait autrefois. On l'a abandonnée pour un fourneau plus pratique. Il est lourd pas possible, ce gros fourneau, ce gros veau, cet énorme modzon. Tu te souviens, Adriana, quand il a fallu l'amener à la maison et le rentrer. Tout juste s'il passait par la porte. Mais il va bien notre fourneau, avec ses deux fours, avec ses trous, ses cercles où l'on peut mettre toutes nos marmite, et la bouilloire. Il est gris parce qu'on l'a vernis de cette couleur après que l'on ait constaté qu'il rouillait. Maintenant il ne rouille plus. Il est gris. Et notre fourneau, il consomme moins que la vieille cheminée, et en plus, il chauffe mieux. La pièce surtout, notre vieille cuisine.

On est là derrière notre table, elle aussi très vieille, avec les pieds où les cirons ont commencé à faire leur travail. On les entend parfois le soir, quand ils remettent ça. Mais ils vont la bouffer, notre table, si ça continue !

Adriana est en face de moi. Elle en a vu de l'air, ma femme. Les enfants, tous partis. Pour le boulot, moi je suis une exception. Je suis un gratte-papier dans

l'administration de notre cité. Je ne m'éreinte que la main et les yeux, quand les caractères sont trop petits.

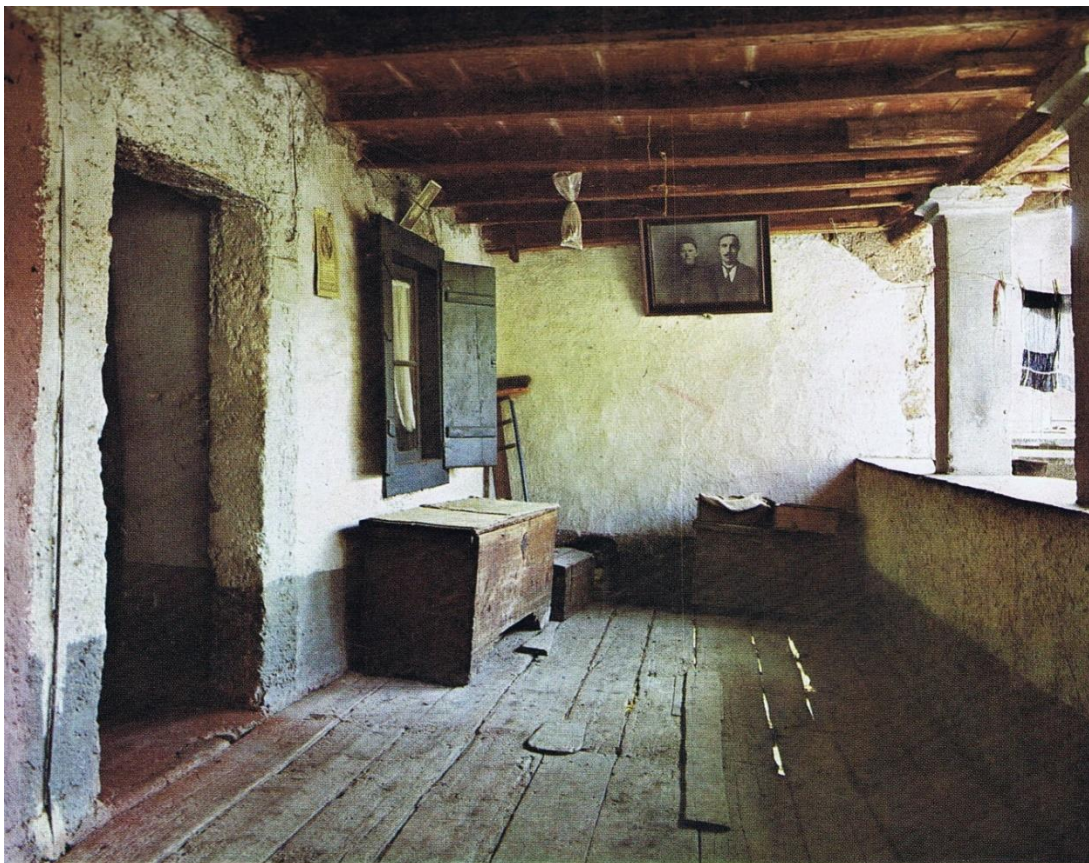
On mange la polenta. Et moi je bois du vin. Ma femme n'en boit pas. Je lui dis souvent pourtant : Adriana, bois un verre de temps en temps, ça ne te fera pas de mal. Du bien plutôt. Pas tous les jours, si tu veux, mais quand même de temps en temps. Ca te donnera du sang.

Mais Adriana , elle ne veut pas. Elle dit que le vin, c'est pour les hommes. Et que pour les femmes, boire du vin, c'est péché.

Ce qu'elle peut être coincée quand même cette Adriana, toujours à voir du péché partout. Plus que moi qui n'en voit au contraire nulle part. Tant qu'on ne fait pas de mal aux autres, tant qu'on vit sa vie tranquille sans déranger le monde. Tant qu'on respecte les principes généraux, que je dirais, sans aller dans les détails.

Notre vieille cuisine, certes, elle mériterait un peu mieux, la repeindre à la chaux par exemple. C'est vrai. Mais moi, vous savez, ces choses qu'il y a à faire, je les reporte toujours à la semaine prochaine, au mois prochain, ou même à l'année prochaine. Et pour finir, avec cette méthode, cela signifie que ces choses, je ne les fais jamais.

Ainsi elle reste telle qu'elle est, notre vieille cuisine. Et ce n'est pas plus mal. Pourvu surtout qu'on ait quelque chose à se mettre sous la dent, ne serait-ce que notre bonne vieille polenta !



Ce n'est pas un intérieur, c'est un balcon. Mais ça ressemble furieusement à un intérieur. Y a la photo des parents au fond, vous la voyez. Y a le plafond lui-même, et au-dessus c'est un autre balcon. Y a la peinture que l'on met dans le bas du mur, afin que les salissures que l'on fait inévitablement, elles se voient moins. Le mur est de crépi. Voilà la fenêtre avec son volet. Sur ce balcon qui est comme une pièce, on y sèche le linge après la grande lessive. Voilà le grand coffre qui est plein d'outils ou de choses qui ne servent à rien. On n'y met pas le linge, quand même, celui-ci est à l'abri dans une armoire de la chambre que l'on trouve immédiatement après la porte. Qui est ouverte. Et puis s'il n'y a pas de porte, c'est que c'est un corridor et pas une chambre. La porte de la chambre serait plus loin. Et ce serait à nouveau une chambre comme on en voit toujours par ici. Avec les grosses poutres du plafond, grosses ou petites aussi parfois, peintes à la chaux. Car la chaux, ça ne coûte pas cher et ça désinfecte. Bien sûr, à force, les couches, elles s'additionnent les unes aux autres, et le tout finit par s'écailler, et y a parfois des morceaux de chaux qui tombent sur le sol, sur le lit. Faut toujours balayer. A cause de la chaux, à cause de la poussière, à cause que la maison est vieille et qu'elle vit, c'est-à-dire qu'elle se désagrège un peu, beaucoup, pas du tout. C'est une bonne vieille maison et une nouvelle fois je vous le dis, à vous qui êtes si curieux de la manière dont nous vivons, nous ne la quitterons de manière définitive que les deux pieds devant. Sans regret. On a trop travaillé. On s'est trop éreinté. On s'est beaucoup trop usé ! Et de plaisirs vrais, on n'en a pas pris assez !



Voilà maintenant le bas de notre maison. C'est à cet étage que résident nos enfants. Nous, on habite au-dessus. Pour y aller, on monte les escaliers et l'on ouvre la porte qu'il y a au-dessus des premières marches. C'est par là qu'on passe.

Le bas, ce sont donc nos enfants, ou plutôt notre fils et son épouse. C'est à peu près la même distribution des pièces. Avec la même peinture dans le bas des murs qui sont crépis d'une grosse chaux un peu jaune. Simplement que dans le bas, ce me semble, ils ont moins de lumière que nous. Mais pour le reste, je peux vous le dire, c'est tout pareil. Un peu rustique si l'on veut, un peu vieillot. Mais c'est ainsi. Je ne pense pas quand même que je voudrais troquer notre vieille maison contre une neuve. Parce qu'il y a combien de générations que nous sommes ici ? Des fois je compte. Et sauf erreur ça fera six au moins. Donc, pas besoin maintenant de bouger. Tout est bien. Mais aussi un jour tout finira mal, ça c'est la vraie certitude !



Ce ne sont pas des motifs que l'on aurait imprimés sur les murs. C'est le scan qui réagit de cette manière, parce qu'il y a réellement des dessins sur les murs, mais pas du tout sous cette forme. Un simple effet.

Et bien voilà, moi, Isidore Bonaventura je vous présente mon épouse, Anna Pesenti. Elle est du village voisin. Elle est venue habiter chez moi à notre mariage. Et maintenant, bien sûr, c'est chez nous. Je vous présente aussi notre chambre. Y a une cheminée, mais ce n'est pas une cuisine. C'est notre chambre à coucher. Le

lit est contre l'autre paroi. On ne le voit pas. Ici, c'est la fenêtre. Une vieille fenêtre. Et tout est de même qu'ailleurs chaulé. Cette bonne vieille chaux qui désinfecte et ne coûte pas cher. Ca s'écaille parfois, certes, surtout sur le bois, Voyez le dessus de fenêtre. Mais une nouvelle couche vous fera tenir tout ça pour quelques années.

La cheminée, on ne la sert plus, jamais. On y a mis un rideau, pas que l'air qui viendrait d'en haut ne nous dérange. Et puis même, on l'a bouchée, mais y a quand même des fentes dans cette sorte de couvercle que l'on a mis et l'air qui passe malgré tout, il nous gêne. Parfois. Surtout quand ça souffle fort à l'extérieur.

Combien d'année de mariage, Anna ? Pas loin de cinquante. On fêtera cet événement l'année prochaine. Non, je me trompe, soixante. Ca fait un bail. C'est un peu comme si l'on était l'un et l'autre. Uni, ça s'est sûr. Pour une vie. Pour une éternité. Et maintenant l'on vous donne bien le bonjour de notre petit pays, et l'on vous souhaite autant de bonheur à vous autres, que nous en avons eu à nous deux.

C'est long, une vie, quand même ! C'est long et puis c'est court à la fois. Quand on se retourne, et surtout quand on croit qu'on est toujours jeune, au moins jeune dans la tête, et que pour le physique, on constate qu'on n'est plus jeune du tout !



Voilà, les gars, pendant que la femme est aux commissions et qu'elle nous laisse tranquille, elle parle trop, la femme, je vous présente ma famille. Mes quatre fils. Les filles, elles, elles sont loin de la maison, mariées, et même pas dans le village, toutes ailleurs, qui ne reviennent donc nous trouver que de sept en quatorze.

Mes quatre fils. Les trois plus jeunes travaillent dans une usine du village qui fait dans la tournerie. Pour le grand, il est resté avec moi. On fait nous, dans la menuiserie. On construit des fenêtres, des portes, des petits meubles parfois. On a l'atelier à un autre bout de la maison. Ici l'on est dans notre bonne vieille cuisine. Vous l'aurez remarqué, la fenêtre, derrière elle et comme partout ailleurs, il y a la grille. Pour les malandrins qui pourraient autrement fracasser la fenêtre et pénétrer dans notre maison. Pour y prendre quoi, c'est ce que je me demande. Ils auraient plus à gagner à l'atelier avec nos outils, qu'ici où tout est plus au moins vieux. C'est comme les chaises, de l'antique, avec un bois lustré par dix mille usages, et la paille... Au fait elle est plus ou moins neuve, la paille, puisque nos chaises on vient de les donner à refaire au pailleur du coin, on dit ainsi, n'est-ce pas ? Au rempailleur, plutôt.

On habite un petit village. C'est par ailleurs pas la grandeur d'une agglomération qui compte. Ou plutôt on est presque mieux quand c'est petit, juste que les commodités, elles sont moins nombreuses.

Notre cuisine, elle est pavée, de terre cuite. Là où est la porte, il y a une dalle de pierre. Elle est lustrée. Combien de fois, dites-voir, les fils, on a passé par là, qu'on a franchi cette porte, pour venir manger autour de la vieille table. Et puis il y avait aussi les générations précédentes, dix générations, plus ou moins.

C'est quand même pas le luxe chez nous. Vous avez vu ce plafond, pas fameux, n'est-ce pas. Mais ça tient. Mais l'étage d'en dessus ne vous viendra pas dessus ! On a des petites cages. On y met des oiseaux. Des chardonnerets. Ils ont pas trop d'espace, c'est vrai. Mais ils s'y sont habitués. Tout au moins on le croit. Faudra quand même qu'on élargisse tout ça, ne pas avoir l'air de bourreaux. Mais aux oiseaux, on y tient, c'est une compagnie.

-Que dis-tu, le père, mais c'est plus qu'une compagnie, les oiseaux. C'est un culte. Et tu ne diras pas le contraire, toi qui est toujours fourré à ces foires aux oiseaux que l'on organise dans la région.

Les Bergamasques, c'est vrai, ils aiment les oiseaux. Mais plus encore pour les mettre dans la marmite que pour les entendre siffler ou chanter. Ils mangent les oiseaux, le peu qu'il y a d'ailleurs, avec la polenta. Polenta e osei, qu'on appelle ça. Ils en sont enragés. Ils tueraient presque père et mère pour une bonne polenta e osei.

Tout ça pour dire que nous aussi, on a nos défauts ! Et que surtout, à ce point de vue-là, on est irrécupérable ! Et que pour finir, on aura mangé tous les oiseaux de la création, pour qu'il n'y en ait plus un seul qui passe par-dessus les cols des Alpes. On les aura tous bouffés ! Eh oui ! Et l'on se dira après : quand même, on aurait bien pu en garder quelques-uns !

In morte dello zio Angelo

C'è uno stile del vivere. C'è uno stile del morire. In città si muore soli. Quelli dell'isolato dicono: è morto l'interno tre, secondo piano, numero otto, 53 anni. I familiari espongono il loro pianto inconsolabile nell'annuncio appeso ai tabelloni pubblicitari, tra la réclame dell'olio d'oliva, raffinato, e l'avviso d'un'asta fallimentare, raffinatissima. La gente passa e legge distratta gli anni...

Abolito il corteo funebre, il morto vien portato in chiesa quasi clandestinamente e dalla chiesa va al cimitero altrettanto clandestinamente, a 50 km. l'ora, 60 in periferia. I parenti lo seguono in macchine di piazza, che sostituiscono la fila dei chierichetti e delle confraternite. I motori ronzano su un ritmo moderno il nuovo Miserere. I morti nella civiltà del benessere intralciano il traffico.

Zio Angelo è un morto di paese. Anche nei paesi a

volte si usa l'annuncio funebre da incollare al muro: per il parroco, il sindaco, il farmacista, il droghiere, il mediatore e parenti. È un riguardo all'ufficio o alla professione, non all'uomo, che non occorre. Per l'uomo bastano i volti dei paesani, bastano le campane, che san distinguere il sesso del morto e il grado, e la classe del seppellimento.

Zio Angelo non ebbe l'annuncio, ma tutti seppero di lui, in Valgandino. Morì d'un colpo, una domenica dell'ultimo inverno e il freddo era ancora acuto. Tornava dalla messa grande e gli parve di sentirsi venir meno, entrò in casa, si sedette e rimase così, stecchito sulla sedia.

Qualcuno disse che era stato il freddo, altri parlò d'infarto, nessuno osservò che la vecchia sveglia segnava le undici e quattro minuti. L'ora stabilita lassù per la morte dello zio.

Zio Angelo era un montanaro d'altri tempi, schivo e modesto, con una sua fiera e dignità tuttavia; gli lasciarono il vestito buono della festa che già indossava, e lo misero sul suo letto, senza gli addoppi neri a lustrini che sentono di chiuso.





Dalla finestra aperta il freddo non tardò ad entrare e un po' di sole scialbo e il vento, col profumo congelato della terra, che zio Angelo aveva lavorato, giorno per giorno; le sue mani nodose, ora, su quel letto, biancheggiavano grosse, legate dal rosario.

Vennero in tanti a vederlo. Forse tutti, perché tutti lo conoscevano in quel piccolo paese.

Lo accompagnarono al cimitero nelle neve in lunga processione; c'erano anche i bambini dell'asilo ed i tre vecchi confratelli, col cappello in testa per il gran freddo.

La moglie dello zio Angelo stette poi lunghe ore sola nella stanza vuota, sola con i ritratti dei suoi vecchi e la fotografia dove lei è insieme allo zio nel giorno delle nozze.

È una fotografia ingiallita, con il vetro rotto. Sotto c'è un ramo d'olivo.









Elle est seule, maintenant... Et la chambre à coucher qu'elle habite est vraiment tout ce qu'il y a de plus classique. Lits jumeaux étroits, au point que l'on est obligé d'être serrés l'un contre l'autre pour ne pas tomber du lit. Murs de chaux avec des motifs. Bas du mur peint, sans doute en grenat, pour pas qu'on y voie les salissures ordinaires. Le lampadaire, tout petit. Du verre. Au fait, les fils électriques, ils doivent être apparents. Les poutres du plafond, les planches elles aussi chaulées. Tout ça profondément rustique. Le sol de terre cuite, planelles lustrées des centaines de fois, à l'encaustique ou à la cire d'abeille. Ce lustré, c'est d'ailleurs la fierté de la ménagère. Oui, le sol d'une chambre à coucher, il doit toujours être ainsi. On met un petit tapis, c'est là où l'on se déshabille. On met les habits sur une chaise. Y a deux tables de nuit et une pendule, ou plutôt un réveil. Ne pas oublier de se réveiller. Juste une dernière fois où l'on a oublié. Et après, ce fut trop tard. Elle le sait trop bien, notre dame, la veuve, qui devra désormais s'habituer à être seule dans le lit. Au moins il ne me fera plus de petits, qu'elle se dit. Mais qu'est-ce que je raconte, à mon âge ! Y a longtemps que l'on ne faisait plus rien que de se réchauffer. L'un contre l'autre..., comme si cela allait nous garantir l'éternité !

La mort de l'oncle Angelo

Il y a un style de vivre. Il y a un style de mourir.

En ville, on meurt seul. Ceux du pâté de maisons, ils disent : l'homme de l'appartement trois est décédé, deuxième étage, numéro huit, 53 ans. Les membres de la famille expriment leur chagrin inconsolable sur l'annonce accrochée aux panneaux publicitaires, entre la réclame de l'huile d'olive raffinée et l'annonce d'une vente aux enchères suite à une faillite.

Les gens passent et lisent distraitemment l'âge du décédé.

Le cortège funèbre a été aboli, le défunt est emmené à l'église presque clandestinement et de l'église il se rend au cimetière tout aussi clandestinement, à 50 km/h ou 60 km/h en périphérie. Les proches le suivent en voitures qui remplacent la procession des enfants de chœur et des confréries. Les moteurs bourdonnent sur un rythme moderne le nouveau Miserere. Les morts dans la civilisation du bien-être encombrant la circulation.

L'oncle Angelo est un mort de village. Dans les villages, on utilise encore l'annonce mortuaire placardée contre un mur pour le curé, le maire, le pharmacien, l'épicier, le médiateur et les proches. C'est une considération pour la profession ou le poste, et non pas pour l'homme. Pour celui-ci, la présence des villageois suffit, les cloches suffisent, qui se distinguent selon le sexe du défunt, son grade et la classe de l'enterrement.

L'oncle Angelo n'a pas eu d'annonce collée contre le mur, mais tout le monde a su pour lui, à Valgandino. Il est mort d'un coup, un dimanche du dernier hiver alors que le froid était encore aigu. Il revenait de la grande messe et avait l'impression de défaillir. Il est rentré chez lui, s'est assis et est resté ainsi, figé sur sa chaise.

Certains ont raconté que c'est le froid qui l'a tué, d'autres ont parlé d'une crise cardiaque. Mais personne n'a remarqué que la vieille horloge indiquait onze heures et quatre minutes. C'était précisément l'heure fixée là-haut pour la mort de l'oncle.

L'oncle Angelo était un montagnard d'un autre temps, réservé et modeste, néanmoins non sans une certaine fierté et une belle dignité. On lui a laissé son vêtement du dimanche qu'il portait déjà. On l'a mis sur son lit, sans les ornements noirs à lustrins qui sentent le renfermé. Par la fenêtre ouverte, le froid n'a pas tardé à entrer, ainsi qu'un peu de soleil pâle et le vent, avec l'odeur de la

terre gelée que l'oncle Angelo avait travaillée jour après jour ; ses mains noueuses sont maintenant liées par le chapelet, toutes blanches. Elles reposent sur le lit.

Beaucoup sont venus le voir. Peut-être même tous, car chacun le connaissait dans ce petit village.

Ils l'ont accompagné au cimetière sous la neige en une longue procession ; il y avait aussi les enfants de la maternelle et les trois vieux confrères, avec leur chapeau sur la tête à cause du grand froid.

La femme de l'oncle Angelo est ensuite restée de longues heures seule dans la chambre vide, seule avec les portraits de ses vieux et la photographie où elle est avec l'oncle le jour de leur mariage. Le verre en est brisé. En dessous, il y a une branche d'olivier.

Terra de Bergamo, texte original italien de Tito Terzi.